

# Le Précurseur



Vol. XIX — 38e année  
Mars - Avril 1957  
Montréal — No 8

# Le Précurseur

2900, Chemin Sainte-Catherine — CÔTE-DES-NEIGES, Montréal 26

Imprimatur:

† PAUL-ÉMILE Cardinal LÉGER, Archevêque de Montréal, 6 octobre 1955.

Nihil obstat: OSCAR GRAVEL, PTRE, 14 septembre 1956.

Vol. XIX, 38e année

Montréal, Mars - Avril 1957

No 8

Revue bimestrielle, publiée  
par les Sœurs Missionnaires  
de l'Immaculée-Conception.

## ABONNEMENT :

Par an.....\$ 1.00

A vie..... 20.00

Pour tout changement  
d'adresse, ne pas oublier  
d'envoyer l'ancienne et la  
nouvelle.

## AVANTAGES :

Les abonnés participent  
aux prières, travaux et sa-  
crifices de toutes les Reli-  
gieuses de la Communauté,  
particulièrement des Missio-  
naires à l'œuvre dans les  
cinq parties du monde.

De plus, une messe est  
célébrée chaque semaine pour  
les abonnés vivants et une  
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi  
postal de la deuxième  
classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

## SOMMAIRE

<i>Un hôpital en brousse</i> .....	339
Sœur Saint-Léon-le-Grand, M.I.C.	
<i>Un langage silencieux</i> .....	345
Sœur Marlo-de-la-Rédemption, M.I.C.	
<i>Le bonheur de partir chrétienne</i> .....	349
Sœur Sainte-Anne, M.I.C.	
<i>Deux extraits de l'Encyclique de S.S. Pie XII sur la musique sacrée</i> .....	351
<i>Un peuple à l'âme musicale</i> .....	353
Sœur Saint-Edmond, M.I.C.	
<i>Si j'avais dit non</i> .....	362
Sœur Thérèse-de-la-Sainte-Face, M.I.C.	
<i>La Semaine Sainte à Padada</i> .....	366
Sœur Elisabeth-de-la-Trinité, M.I.C.	
<i>Sur une plantation d'arbres à caoutchouc</i> .....	372
Sœur Marlo-Délla, M.I.C.	
<i>Des logis pour tous</i> .....	376
<i>Ralliement légionnaire en Haïti</i> .....	382
Sœur Saint-Jean-du-Cénacle, M.I.C.	

---

---

Notre page-couverture: Citoyen de Baguio non  
moins fier des fruits de son jardin que de son beau  
pays... PHILIPPINES, my PHILIPPINES!



KATETE, NYASSA-NORD

# Un hôpital en brousse

par Sœur SAINT-LEON-LE-GRAND<sup>1</sup>, M.I.C.

Saint Jean Baptiste se disait « une voix... dans le désert » et il était le Précurseur... Moi, je suis une voix qui crie du fond de la brousse et je passe par LE PRECURSEUR afin d'atteindre plus sûrement tous ceux-là qui se sont intéressés à notre œuvre hospitalière africaine et lui ont procuré assistance. Par l'organe de la revue, je désirerais leur témoigner une fois de plus notre gratitude et les assurer d'un fervent souvenir auprès du Maître.

S'il existait quelque appareil de télévision ultra-puissant, je pour-

rais, en un clin d'œil, vous montrer le domaine que j'affectionne et où s'écoulent, depuis six ans déjà, mes jours d'heureuse missionnaire: il s'agit de notre hôpital placé sous le patronage du Sacré-Cœur. Faute de mieux, je m'imaginerai donc être au micro d'un poste émetteur de radio et j'essaierai de décrire à mes auditeurs le travail accompli et celui encore à accomplir en notre sphère médicale.

Ici, le poste K.T.T., première station des Missions catholiques du Nyassa-Nord établie en 1938 par les Fils du Cardinal Lavignerie.

<sup>1</sup> Pauline Longtin, de Montréal.

A mon arrivée, en avril 1950, les fondements de l'hôpital sortaient de terre. En août 1951, l'on pouvait affecter au dispensaire quelques pièces disponibles. Dans la suite, les murs du reste de la construction ont poussé, le toit s'est étendu, des portes et des fenêtres ont coupé les issues au vent des hauteurs. L'organisation de l'hôpital s'est faite comme celle d'un nid d'oiseau: au brin de paille initial s'en est ajouté un autre, puis un autre... Nous n'avions au jour le jour que le pain quotidien, plus notre confiance absolue en la Providence. Grâce à l'aide d'incomparables bienfaiteurs, il s'est réalisé ce que l'on appelle aujourd'hui « une merveille en brousse ». Qu'on ne s'y méprenne pas toutefois: les murs sont bel et bien de terre, et il faut sans cesse livrer bataille aux fourmis blanches, les plus subtils agents de destruction que je connaisse; les toitures ne sont pas parfaitement étanches: elles n'en laissent que filtrer de plus abondantes averses de bénédictions!

Malgré ces détails, notre petit hôpital n'en demeure pas moins un *bijou*, surtout depuis qu'on l'a doté de l'eau courante et de l'électricité. Ces progrès réjouiront certains visiteurs du Canada qui nous déclaraient ne pas concevoir un hôpital sans eau ni système d'éclairage. Evidemment, en pays qui a dépassé la période du défrichement, cela ne s'imagine pas... En brousse, l'on se répète, philosophe: « Paris ne s'est pas bâti en un jour... »

A présent que l'hôpital du Sacré-Cœur compte six années d'exis-

tence, peut-être seriez-vous curieux de savoir sa vitalité en chiffres? Depuis son ouverture, 248,347 patients ont été soignés au dispensaire, 1,727 admis à l'hôpital; 326,853 médecines ou traitements ont été donnés, 43,251 pansements faits sur des plaies parfois horribles. La maternité a reçu dans ses berceaux rustiques 720 nouveau-nés africains dont près de 400 ont été ensuite inscrits à la clinique hebdomadaire des nourrissons; et, bonheur suprême missionnaire, notre service hospitalier nous a fourni l'opportunité d'ouvrir le ciel à 230 moribonds! Les récits de conversions fameuses qui jalonnent l'histoire de l'hôpital attestent par ailleurs que les miséricordes divines se perpétuent de jour en jour, même en brousse, fût-elle la plus reculée du monde!

Si ce regard rétrospectif sur les débuts de l'hôpital est de quelque encouragement, des plans d'avenir nous empêchent de dormir sur nos lauriers! A côté du pavillon des services médicaux, s'est élevé péniblement — oh! combien péniblement à certaines heures! — une aile dénommée « Sanitation Block ». Des équipes de travailleurs ont été rassemblés pour édifier des fours à briques (dont une partie s'est écroulée) en vue d'une construction nouvelle; et nous voyons à l'état de rêve des salles aux conditions hygiéniques moins rudimentaires que celles des huttes actuelles des malades, une aile pour la maternité et un oratoire attrayant où nous mènerions prier les brebis noires que le Pasteur veut conduire à lui par la

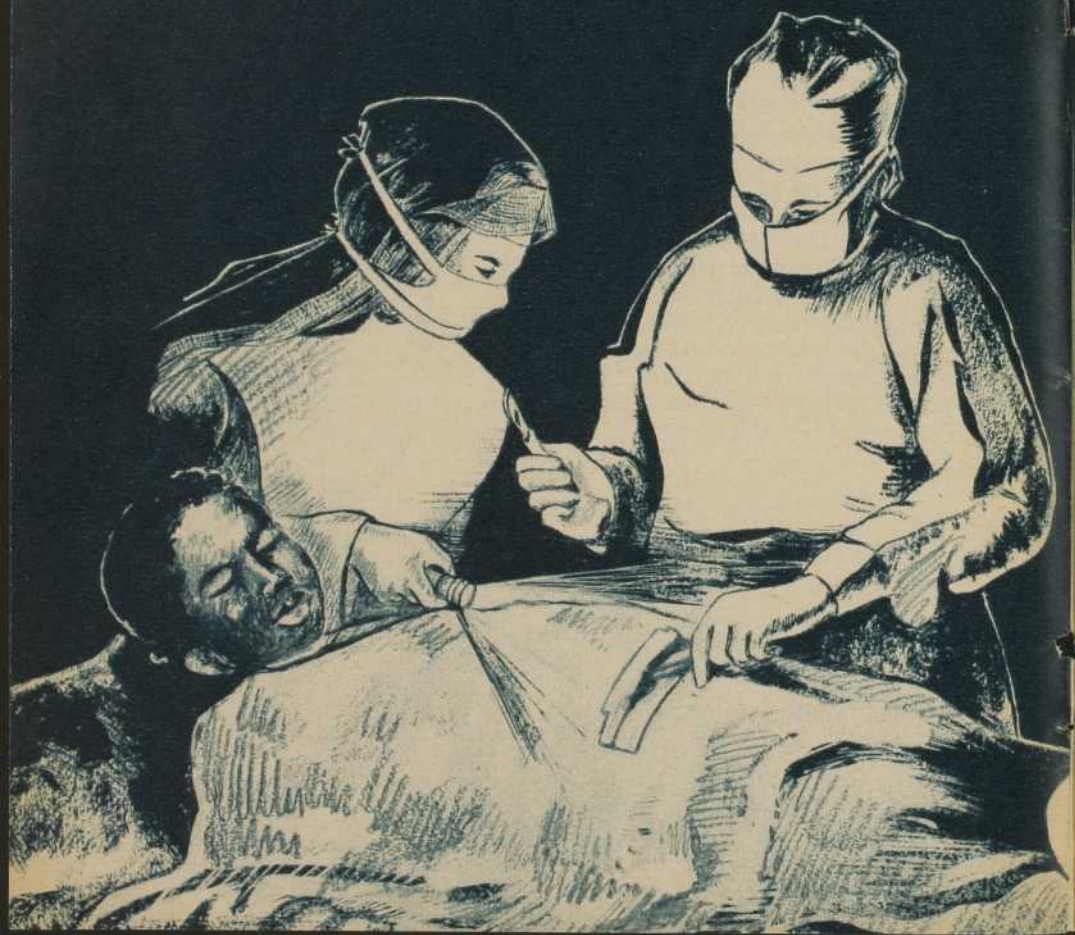
voie de la souffrance.

Qu'on me pardonne si ma plume a trop couru. A-t-elle été indiscreète? Je ne sais. Mais quand je songe à ces malades que nous pourrions soigner de façon plus adéquate avec l'assistance de la charité, je prie bien fort le Saint-Esprit inspirateur de tout mouvement généreux... Je revois cette scène nocturne où, pour sauver la vie à l'une de nos patientes, le médecin du gouvernement pratiqua une opération majeure à la lueur d'une



lampe de poche, l'anesthésie à l'éther interdisant d'approcher les lampes à pétrole... Quels instants d'angoisse nous avons vécus cette nuit-là ! Et ceci m'amène à cette réflexion-suggestion: puisque l'hôpital est maintenant entré dans l'ère de l'électricité, je lui sou-

haiterais une lampe assez puissante pour éclairer la table d'opérations... D'où nous tombera ce bibelot !... Il y aurait encore ceci et celà, de ces choses d'hôpital qui coûtent de 0.25 à \$25., de 0.50 à \$50....

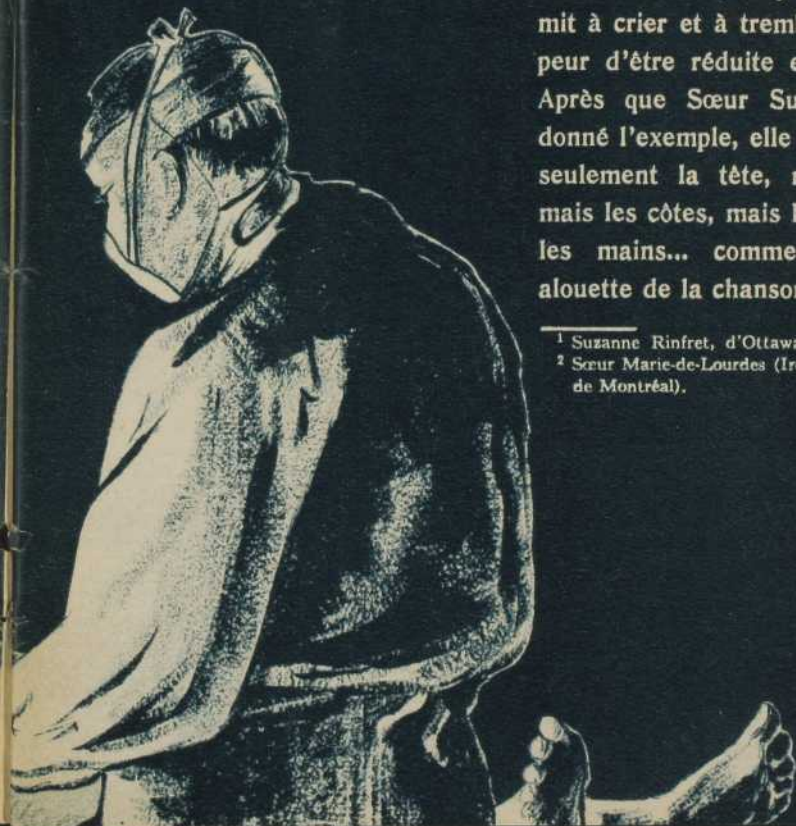


De peur que vous ne me jugiez une infirmière « Perrette », je fais trêve à l'énumération de mes rêves et projets et termine sur le dernier épisode en matière de développement technique chez nous.

Le 11 novembre, un Frère électricien du Séminaire de Kacebere parachevait l'installation de l'appareil à Rayons X. Les élèves de Sœur Claude-de-la-Colombière<sup>1</sup>, en standard VIII, furent témoins de l'événement, car, le soir, elles étudient à l'hôpital, l'école ne possédant pas l'électricité. Quand Sœur Supérieure<sup>2</sup> demanda à une étudiante d'aller se placer devant le fluoroscope pour que les autres lui voient le crâne, la jeune noire se mit à crier et à trembler, dans sa peur d'être réduite en morceaux. Après que Sœur Supérieure eût donné l'exemple, elle présenta non seulement la tête, mais le cou, mais les côtes, mais le cœur, mais les mains... comme la gentille alouette de la chanson !

<sup>1</sup> Suzanne Rinfret, d'Ottawa.

<sup>2</sup> Sœur Marie-de-Lourdes (Irène Champagne, de Montréal).





**A qui s'adresse ce sourire câlin ?**

**A Jésus Sama ou à Bouddha ?**



**Le langage silencieux du sourire s'apprend au foyer.  
L'intéressante famille Arai de Tokyo.**

L'un des traits les plus énigmatiques de la physionomie du Japon est peut-être ce perpétuel sourire qui éclaire le visage de ses habitants, jeunes et vieux, hommes du peuple et de la haute société. Ce sourire national, qui demeure impénétrable à la plupart des occidentaux et qu'ils jugeront parfois inopportun ou frisant l'impertinence, nul n'en peut saisir la signification s'il n'a jamais eu de contacts intimes avec les autochtones et s'il n'a pas étudié en profondeur leur vie quotidienne. Car, après cela seulement, le sourire nippon révèle son véritable sens de *langage silencieux*.

La clef de ce mode d'expression se retrouve au domaine de la politesse;

# Un langage silencieux

par Sœur Marie-de-la-Rédemption  
M.I.C.  
(Basilisse Maillet, de West Bathurst, N.B.)



elle consiste en une exquise considération à l'égard des sentiments d'autrui. Les enfants japonais naissent avec cette tendance gracieuse. L'éducation familiale la cultive et la développe à un tel point, en même temps que la courtoisie des manières, que les petits Nippons paraissent être les enfants les mieux élevés de l'univers. En toute occasion, plaisante ou déplaisante, arborer un air heureux de façon à toujours créer une impression agréable, s'avère un article du code des Bienséances au Soleil Levant. Un Japonais a-t-il le cœur brisé? Ce lui est un devoir social de sourire bravement. La réaction contraire comporterait de la dureté: ne pourrait-elle causer du chagrin à qui l'on aime? Par contre, n'éveillerait-elle pas certaine curiosité intrigante chez d'autres moins sympathiques? Alors... autant sourire!

Et même le Nippon le moins délicat se garde d'afficher de la tristesse à la suite de malheurs personnels: épreuves, ennuis, déboires. Il juge l'extériorisation de ses peines d'aucune utilité, et par

conséquent, simple barbarie envers son entourage. Au Japon, l'on peut et l'on doit sourire en face des événements les plus tragiques. Mais ce sourire appartient à une catégorie très spéciale: seule la force de caractère, ou tout au moins un effort inouï de volonté, rend possible cet acte de dépassement, sommet de la politesse.

Je me souviens de la scène typique qui frappa nos regards de jeunes missionnaires, en 1927, lorsque l'Empress of Russia entra au port de Yokohama. Nous ouvrons de grands yeux, anxieuses d'embrasser tous les détails d'un spectacle neuf. Notre attention fut bientôt attirée par un étrange petit vieillard accroupi à travers le va-et-vient et qui dessinait d'énormes caractères sur quelque papier étendu par terre. Soudain, un passant distrahit heurta le scribe à l'encrier, et les idéogrammes disparurent noyés dans une malheureuse flaque noire. En Amérique, il y aurait eu orage avec éclairs et tonnerre... Au lieu de cela, l'offensé et l'offensé se jetèrent dans une série de prostrations coupées d'excuses et embellies de sourires réciproques. Ce devait être notre

première — mais non notre dernière leçon — du langage silencieux en usage au Soleil Levant.

Règle générale, les enfants se querellent très peu. Toutefois, cela leur arrive, car, après tout, ce sont des enfants des hommes! Un jour que nous traversions l'un des quartiers les plus pauvres de Koriyama, nous fûmes témoins d'une scène caractéristique: au milieu d'un cercle de bambins très animés, deux tout petits boxaient, en colère. Masa Chan, fillette de dix ans que tout le monde aimait, s'interposa, entourant d'un bras chacun des duellistes. Son visage barbouillé s'éclairait d'une sorte de sourire où se mêlaient de la maturité et de la tendresse maternelle. Ses paroles nous échappèrent, mais son sourire ne tarda pas à opérer un effet magique. Gauches, timides, les belligérants se saluèrent, se sourirent, puis finalement s'en allèrent comme une bonne paire d'amis. Masa Chan demeura sur place à continuer son rayonnant ministère d'apaisement.

Le sourire nippon le plus inexplicable me paraît être celui de la servante qui, réprimandée, s'incline très



bas pour demander pardon, l'air réjoui! Ailleurs qu'au Japon, on crierait à l'insolence! Ce sourire, il s'interprète ainsi: « Ma douleur et mon indigence entretiennent chez moi l'espoir déraisonnable que je puisse être excusée de ma grossière offense en sollicitant un humble pardon. » L'adolescent qui a dépassé la période des colères puériles reçoit aussi sa punition avec le sourire, et ce sourire signifie: « Ma faute a mérité bien davantage! »

Le christianisme a rehaussé de mérites l'obligation nationale du sourire. Jamais je n'oublierai Kimiko et son sourire! De famille noble mais pauvre, elle avait consenti à épouser un veuf riche, beaucoup plus âgé qu'elle, et qui acceptait en retour d'acquitter certaines dettes de ses beaux-parents. En sa nouvelle situation, la jeune femme eut à montrer la trempe vraiment noble de son caractère. Son seigneur et maître se plut à la trouver en faute à la face des servantes et des étrangers: hautain et dur, il lui découvrait mille torts quoiqu'elle fût accomplie et toute dévouée. L'épouse humiliée opta pour le langage silencieux du sourire à la façon des femmes japonaises des générations passées. Ne leur devait-elle pas de conserver intacte cette très honorable tradition de sourire en pleine détresse? Cependant, l'amertume secrète de son âme

lui fit chercher la solution de ses problèmes au sein du catholicisme.

A l'occasion d'un voyage en Europe, Kimiko visita Rome; et c'est aux Catacombes qu'elle comprit la valeur rédemptrice de la souffrance. Dès lors, son sourire plastique se nuança de cette suavité que laisse la soumission amoureuse à la volonté du Père des cieux. Elle ne perdit rien de sa fierté native, mais elle fut heureuse de ce que sa force d'âme tendit vers une fin surnaturelle.

Sourires de mes chers amis nippons, sourires ensoleillés de l'enfance, sourires conquérants de la jeunesse, sourires indulgents d'un autre âge, vous avez projeté vos charmes sur mes labeurs missionnaires! Je revois toujours le sourire qui illuminait le visage cousu de rides d'une vieille paysanne à qui le sort avait porté plus d'un coup. Contente et sereine, elle s'était dépensée toute sa vie, inlassablement, pour les autres. Elle nous confia en souriant son seul et ultime désir: « J'ai demandé à mon fils de m'enterrer au pied des plaque-miniers, près de la haie, là-bas, afin que mon corps soit de quelque utilité... » Par ce vœu original la vieille Nippone n'exprimait-elle pas son secret d'une vie heureuse? Servir et s'oublier avaient été son bonheur ici-bas; elle n'en connaissait point de plus souhaitable par-delà la tombe.





*KORIYAMA, JAPON*

# Le bonheur de partir Chrétienne

par Sœur **SAINTE-ANNE**<sup>1</sup>, M.I.C.

C'était presque avec ravissement que Fujishima San écoutait son amie et catéchiste, Sœur Monique - du - Saint - Sacrement<sup>2</sup>, qui lui suggérait des mots de prière.

Hospitalisée au Sana de Suka-gawa, cette mère japonaise s'était d'abord désespérée. Pensez donc!

<sup>1</sup> Marie-Louise Gosselin, de Sainte-Sophie.

<sup>2</sup> Monique Cloutier, d'Ottawa.

laisser trois fillettes à l'Orphelinat de Koriyama, deux fils à celui de Fukushima, et un troisième à quelque hôpital de Tokyo; elle qui n'avait vécu que pour ses enfants! Le salut lui vint par l'ainée, une adolescente de quatorze ans, qui lui dit un jour, bien que ne sachant pas grand-chose de la religion catholique: « Maman, il faut que tu étudies le catéchisme! »

Et la Providence permit que l'une des compagnes de chambrée de la pauvre maman, se trouvât une chrétienne fervente. Fujishima San reçut d'elle un chapelet et apprit l'*Ave*. C'est donc en un cœur ouvert, préparé par la Reine du Rosaire, que Sœur Agnès-

d'Assise<sup>1</sup> et Sœur Monique-du-Saint-Sacrement jetèrent la semence des vérités de la foi. Sœur Anna-Marie<sup>2</sup>, Supérieure de la Mission de Koriyama, eut la joie d'ondoyer Fujishima San en présence de ses petites filles, au cours d'une visite. Ça n'allait pas du tout ce jour-là, et les enfants, moyennant les précautions nécessaires, avaient été conduites au chevet de leur mère mourante.

Fujishima San est morte pendant le beau mois de Marie, confiant à la Sainte Mère de Dieu ceux dont elle avait accepté héroïquement d'être séparée pour que son malheur leur fût épargné.

<sup>1</sup> Lucienne Renaud, de Montréal.

<sup>2</sup> Jeanne Roy, de Pain-Court, Ont.

## INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

**MARS :** L'augmentation des vocations sacerdotales et missionnaires parmi les populations de l'Amérique Latine.

**AVRIL :** Les écoles catholiques au Congo Belge et au Ruanda-Urundi.



## Deux extraits de l'Encyclique de S. S. Pie XII sur la musique sacrée

**La Musique sacrée, moyen efficace d'apostolat**

...quand Nous exaltons les multiples avantages de la musique sacrée et son efficacité dans l'apostolat, Nous faisons une chose susceptible de causer une grande joie et un grand

réconfort à tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, se sont consacrés à la cultiver et à la pratiquer.

En effet, tous ceux qui composent de la musique suivant leur talent

artistique, ou la dirigeant, ou encore l'exécutent, soit vocalement, soit au moyen d'instruments de musique, tous ceux-là exercent incontestablement, bien que d'une autre et différente manière, un véritable et authentique apostolat; ils recevront donc en abondance du Christ-Seigneur les récompenses et les honneurs réservés aux apôtres, dans la mesure où chacun aura fidèlement accompli

### En pays de missions

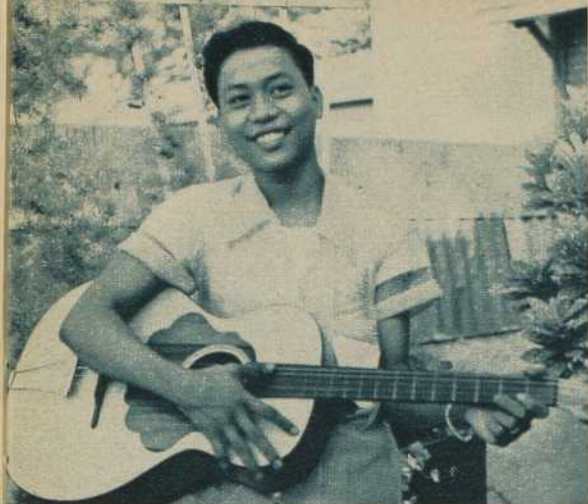
Ce que nous avons écrit jusqu'ici (Lois fondamentales de la musique sacrée, etc.) concerne particulièrement ces nations de l'Église où la religion catholique est déjà fermement établie. Cependant, dans les territoires de Missions, toutes ces choses ne pourront pas être entièrement mises en pratique avant que le nombre des chrétiens ait suffisamment augmenté, que des églises plus vastes soient construites, que les écoles de l'Église soient convenablement fréquentées par les fils des chrétiens et qu'il y ait, enfin, un nombre de prêtres correspondant aux besoins.

Nous exhortons cependant vivement les ouvriers apostoliques qui travaillent avec ardeur dans ces vastes parties de la vigne du Seigneur, à attacher beaucoup de soin également à cette question parmi les très graves soucis de leur charge. Il est merveilleux de voir combien plusieurs de ces peuples, confiés au soin des missionnaires, apprécient les mélodies musicales et comment ils rehaussent par des chants sacrés les cérémonies consacrées au culte des idoles. Il serait par conséquent imprudent que ce secours efficace de l'apostolat soit dédaigné ou complètement négligé par les hérauts du Christ vrai Dieu.

sa tâche. Qu'ils estiment donc grandement cette mission, en vertu de laquelle ils sont non seulement des artistes et des maîtres ès arts, mais encore des ministres de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des collaborateurs dans l'apostolat, et qu'ils s'efforcent de manifester dans leur vie et leur conduite la dignité de leur fonction.

C'est pourquoi les messagers de l'Évangile dans les régions païennes devront, dans l'accomplissement de leur mission apostolique, promouvoir volontiers l'amour du chant religieux qui est cultivé par les hommes qui leur sont confiés, de façon à ce que ces populations opposent à leurs chants religieux, qui souvent font l'admiration même des nations cultivées, des chants sacrés chrétiens similaires, par lesquels les vérités de la foi, la vie du Christ Notre-Seigneur, les louanges de la bienheureuse Vierge Marie et des saints soient célébrées par elles dans la langue et avec les mélodies qui leur sont familières.

Les missionnaires se souviendront également de ce que l'Église catholique, depuis l'antiquité, lorsqu'elle envoie des messagers de l'Évangile dans les régions qui n'ont pas encore reçu les lumières de la foi, a voulu qu'ils apportent en même temps que les rites sacrés également des chants liturgiques, parmi lesquels les chants grégoriens, et cela dans le dessein que les peuples qui doivent être appelés à la foi, attirés par la douceur des mélodies, soient plus facilement poussés à embrasser les vérités de la religion chrétienne.



# Un peuple à l'âme musicale

par Sœur SAINT-EDMOND <sup>1</sup>, M.I.C.

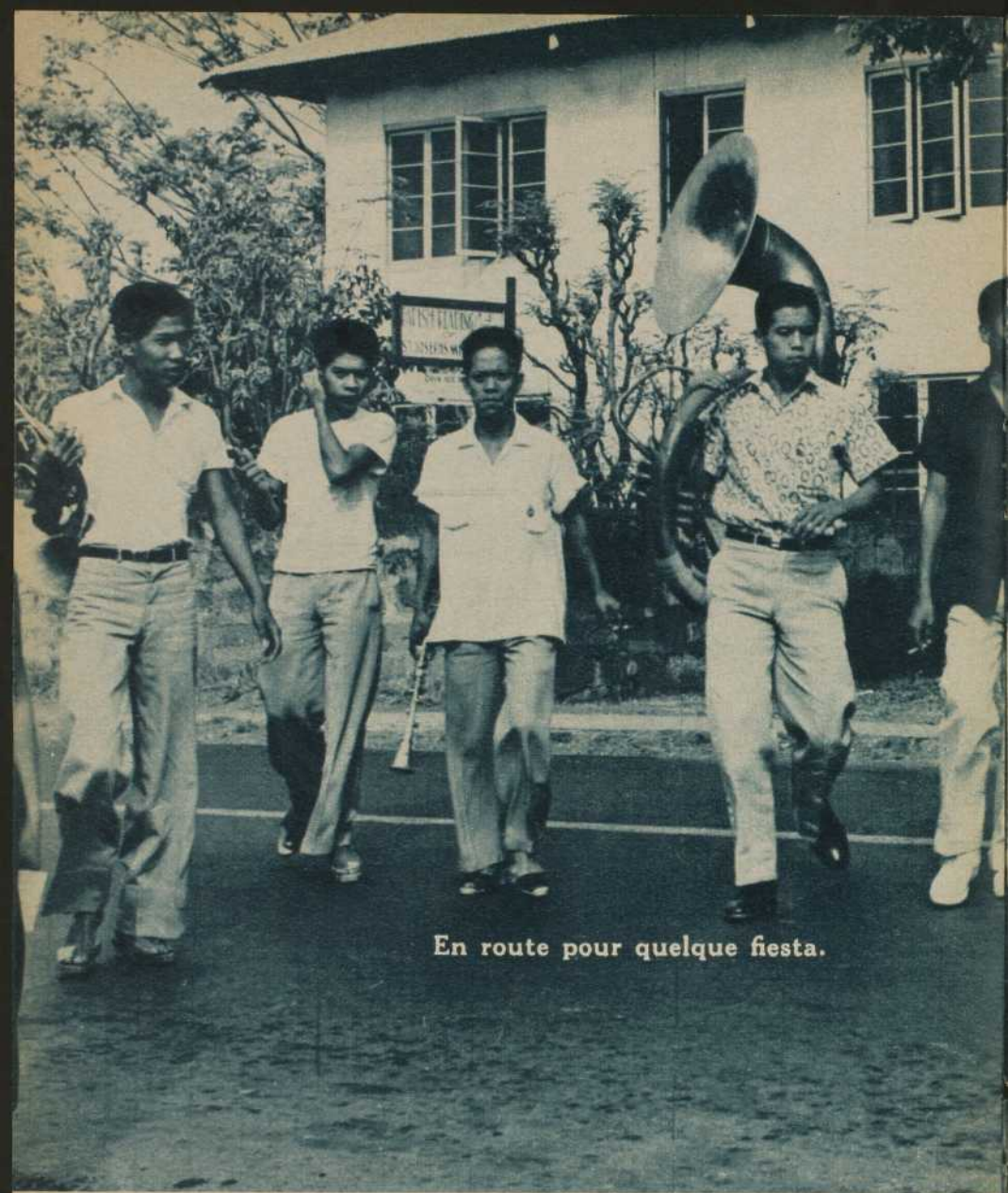
La musique, langage universel des sociétés, est l'une des formes d'expression les plus belles, les plus naturelles à l'homme, et le meilleur interprète de l'idéal, des habitudes et des caractères distinctifs d'un peuple. Aussi, retrouve-t-on, dans toutes les contrées de la terre et à tous les âges du monde, un certain genre de mélodies et d'instrumentation. Au sein de la sauvagerie comme en pleine civilisation, sous la voûte des temples et autour des tables fastueuses, dans la paix ou la guerre, le triomphe ou le deuil, chaque nation recourt à la musique pour épancher les émotions si diverses qui agitent le cœur humain.

Comme peuple, les Philippines sont doués d'un talent incontestable pour la musique: ils naissent musiciens. Les nombreux touristes qui visitent

les Iles en témoignent unanimement de même que les étrangers habitant depuis longtemps ce pays surnommé parfois l'*Italie de l'Orient*. D'éminents *maestros* de nationalités différentes ont payé de justes tributs de louanges aux compositeurs philippins dont plusieurs figurent avec honneur dans le monde des artistes. La brillante création de Paterno, *Sampaguita*, ne rejoint-elle pas à merveille le *Clair de Lune* de Debussy, par son charme subtil et son style impressionniste ?

Ce génie musical apparaît tôt chez les enfants; jeunes encore, ils peuvent exécuter cantates et opérettes avec autant de perfection technique que de grâce ingénue. Le Philippin, en général, possède une facilité étonnante pour s'assimiler la musique ainsi que les qualités d'imagination, de sensi-

<sup>1</sup> Irma De Ladurantaye, de Cap Saint-Ignace.



En route pour quelque fiesta.

**Le petit homme bronzé des Philippines tombe  
s'il ne fête pas ou n'est pas fêté !**



malade

bilité, de délicatesse et de goût qui créent les virtuoses. Il improvise à son gré des pièces fantaisistes pour toutes combinaisons d'instruments et, très souvent, il joue de mémoire sans faire usage d'une partition. Son interprétation est vraie, convaincue, nuancée, pleine de clarté. Sur les ailes du son, l'âme de l'artiste prend son vol vers des hauteurs mystérieuses et vibre tout entière, chante, pleure ou prie dans l'instrument. Il exerce une emprise irrésistible sur son auditoire, lui communiquant sa propre émotion et le faisant passer tour à tour d'un enchantement pénétré et méditatif à une gaieté fine et légère. Son talent de virtuose sait rendre de façon saisissante l'effet apaisant, pathétique ou enlevant d'une pièce, soit qu'il égrène des trilles aériens, qu'il roule les cascades de notes de la *Neuvième Symphonie* ou déchaîne sur un clavier le fracas tumultueux des batailles.

Le musicien philippin puise de précieuses inspirations dans la richesse des beautés scéniques dont le Créateur a doté sa patrie. Telle une voile déployée pour capter la brise, son âme s'ouvre largement aux souffles esthétiques qui jaillissent sous les splendeurs de la nature tropicale, des monts toujours verts, des glorieux couchers de soleil.

On trouve la musique chez les primitifs montagnards de l'intérieur et parmi les huttes de nipa des plages reculées, tout comme dans les plaines ouvertes, les plantations de cocotiers, les villes modernes, les édifices publics, les terrains de jeux, les cases sur pilotis perchées au-dessus de la mer... Partout, cet art sublime s'enlace au cœur des populations et adhère étroitement à leur vie quoti-

dienne, aussi bien chez les Négritos solitaires de Mindoro que parmi les plus évolués des citoyens de Manille.

Cet amour de la musique trouve de fréquentes occasions de s'exprimer en ce pays des *fiestas* où il n'est égalé que par le goût des célébrations et des kermesses. Voilà bien, depuis des siècles, un autre aspect prééminent de la vie nationale dans les Iles. Inouciant, joyeux, paisible et religieux à sa manière, le petit homme bronzé


et souriant des Philippines doit se divertir à temps et à contretemps: il tombe malade s'il ne fête pas ou n'est pas fêté!..

Des programmes s'organisent en l'honneur de tout le monde, de tout événement local, national, religieux ou patriotique, de tout incident familial ou social qui survient sous le soleil; on trouve toujours quelque sujet de réjouissance et d'amusement. Outre les solennités des saints patrons

et les anniversaires les plus inattendus, on fête les semailles, la récolte, la pêche, la promotion d'un ami, une guérison, un succès... Et, comme les Philippines ne peuvent jamais imaginer une cérémonie sans musique, ils se tournent d'instinct vers elle, en toutes ces occurrences, comme vers un pouvoir d'expression magique et incomparable. Bien plus: le succès de la fête sera mesuré exactement au nombre de fanfares ou d'orchestres qui y auront participé.

Chaque village possède sa *banda* bien organisée, ainsi qu'une société chorale florissante: plusieurs même en



An illustration in a dark, textured style showing two women on a thatched roof. The woman on the left is looking towards the viewer, while the woman on the right is looking down at something she is holding. The roof is made of dark, layered thatch, and a wooden beam runs diagonally across the scene. The background is a solid reddish-pink color.

ont deux. Les processions où par-  
dent cinq ou six fanfares ne sont pas  
exceptionnelles. Quant aux *barrios*  
*fiestas*, elles réunissent parfois jus-  
qu'à dix ou douze *bandas* accourues  
des localités environnantes. On ima-  
gine aisément le déploiement extra-  
ordinaire de concerts et les concours  
enthousiastes qui marquent ces fêtes  
pendant trois jours et trois nuits, car  
alors les harmonies sonores de ce  
bon peuple ne se taisent qu'aux pre-  
mières heures du jour.

On peut dire que le Philippin naît,  
vit et meurt en compagnie de la mu-  
sique. L'enfant est porté au bap-  
tême à la cadence joyeuse d'un pas  
redoublé. Quand le bébé reçoit le  
sel béni, la musique éclate aux portes  
de l'église et les cloches carillonnent.  
Au moment où le prêtre verse l'eau  
sainte, nouvelle sonnerie plus reten-

tissante et nouveau concert plus chaleureux. Puis le cortège s'en retourne triomphal comme il est venu. La même fanfare villageoise annoncera la joie des fiançailles, scandera avec brio la marche nuptiale et finalement émettra des plaintes d'élégie pour conduire les funérailles.

Dans le cadre des coutumes nationales, c'est encore la musique qui formule les sentiments et les communiques de façon exquise. Le prétendant qui aspire aux bonnes grâces de quelque brune jouvencelle ne lui écrit pas de ferventes déclarations sur un parchemin de luxe. Il prend sa guitare, se glisse, au déclin du jour, sous la fenêtre de la jeune fille et là répand son cœur en de tendres sérénades qui se prolongent des soirées entières. Il s'estimera le plus heureux des hommes si la belle aux yeux de jais veut bien répondre par un sourire à ses suppliantes mélodies.

De même, la musique vocale ou instrumentale poétise les diverses phases du labeur quotidien. Des notes joyeuses s'échappant de partout, à toute heure du jour, charment le visiteur étranger et lui souhaitent la bienvenue jusqu'au fond des campagnes. Le fermier, monté dès l'aube sur son carabao et qui fredonne une ballade en se rendant aux rizières; l'adolescent au faite d'un cocotier où il module des bribes de cantilène en recueillant le *tuba*; la jeune femme qui chantonne en préparant le repas ou qui endort bébé au rythme d'une berceuse populaire; les autobus débordants d'élèves en excursion et qui passent en jetant aux échos les notes d'un cantique: « Mother dear, O pray for me... »; ou encore le guitariste qui allège de ses mélodies le dur travail des planteurs de riz;

le vendeur au marché qui éclate en chansons tout en plaçant ses produits à l'étalage; le marin qui pousse un radeau sur la rivière à la cadence d'une barcarolle: voilà quelques-unes des manifestations spontanées qui révèlent à la fois l'attrait et le don particulier de ce peuple pour l'art musical.

De ce fait, les Philippins possèdent un folklore richement diversifié: refrains exquis du terroir, chants religieux, patriotiques ou militaires, nocturnes, sérénades, savoureux couplets de métiers nés du travail même et chantés par des chœurs de paysans avec une grâce naïve et originale, sans parler des belles polyphonies à trois ou quatre parties, toujours exécutées avec une technique, impeccable.

La plupart des Philippins possèdent la connaissance de plus d'un instrument, car l'enseignement musical constitue une partie importante de l'éducation au pays. Les enfants apprennent à solfier et à déchiffrer la musique tout comme à lire ou à écrire; c'est même le plus aimé des sujets scolaires. Des sociétés philharmoniques d'une valeur indéniable fournissent aux jeunes sans distinction l'opportunité de cultiver leur talent. Beaucoup embrassent la profession d'artiste, comme pianistes de concerts ou chefs d'orchestres, tout comme d'autres choisissent la carrière médicale ou l'enseignement. Pourtant, ils n'escomptent pas des chances illimitées d'avancement en ce pays doté de nombreuses vedettes, ni la haute considération réservée à leurs collègues en d'autres contrées. C'est pourquoi, plusieurs s'en vont exercer leur art à l'étranger où ils émergent d'ordinaire avec distinction

et à l'honneur de leur race, comme directeurs des harmonies civiles, navales ou militaires. On trouve les musiciens philippins aux États-Unis, principalement sur la côte ouest, et dans plusieurs contrées de l'Asie méridionale, à Tokyo, à Guam, en l'île portugaise de Macao, en Indochine française, au Thailand. Cependant, les petits virtuoses des Iles accordent leurs préférences à la brillante ville de Hong Kong où ils forment une société forte, bien organisée, qui s'occupe de fournir régulièrement des engagements à tous ses membres. Aussi, après un certain temps, la plupart décident d'y planter leur tente et font venir leurs familles.

A côté des professionnels, il y a le peuple mélomane pour qui la musique est non seulement le délassement favori, mais une véritable faim, et beaucoup sacrifient temps et argent pour la satisfaire. Bien plus qu'un agréable passe-temps, ces gens simples et sensibles recherchent dans la musique une amie compréhensive qui parle à leur cœur tout autant qu'à leur esprit et qui peut traduire tous les chants de l'âme en exil. Souvent, ils lui demandent un refuge dans leurs peines, une sensation de réconfort et un renouveau d'énergie. Toujours, ils y trouvent le culte de la beauté et comme un symbole d'union et d'harmonie sociale. Car la musique et le chant font les sociétés meilleures; ils nouent des liens puissants entre les âmes en mettant en commun ce qu'elles ont de plus noble et en les déversant, pour ainsi dire, les unes dans les autres.

Le soir, au bord des flots, sous l'haleine ensorceleuse de la nature tropicale et dans une féerie toujours

inédite de teintes crépusculaires, les villageois se groupent devant les cases et au carrefour des ruelles, ou bien ils s'assemblent sur la *plaza*. Une brise fraîche venue de la mer a tempéré la chaleur du jour; là-haut les étoiles silencieuses sont aux écoutes et, tout autour, les palmiers semblent dressés dans une attention solennelle. Alors la musique monte des cuivres en vagues sonores, chantantes, pacifiantes, et les auditeurs la boivent à longs traits avec l'avidité et l'élan des assoiffés. Le temps, la fatigue, le chagrin n'existent plus. Les visages reflètent une émotion intense, une beauté neuve, des traits soudainement libérés, apaisés. Car la musique possède ce privilège de faire crouler, sous la douce avalanche des sons, les griefs, l'égoïsme, les préoccupations mesquines, de faire communier les hommes à la joie, à la paix, à l'harmonie. Dans ces foules attentives, il n'y a plus le riche et le pauvre, l'intellectuel et l'ignorant, le patron bourgeois et l'humble pêcheur...., il n'y a que l'âme d'un peuple célébrant sa foi, sa patrie, sa liberté, chantant à l'unisson ses luttes, ses triomphes, ses espoirs.

Et quand la *banda* a joué l'hymne national clôturant le concert, les auditeurs, l'âme rajeunie, en rapportent l'écho sous les toits de nipa et, longtemps encore, les guitares, les violons et les pianos — aujourd'hui, instruments préférés du peuple — jettent leurs notes séduisantes dans la nuit tropicale, par les baies largement ouvertes. Les douces mélodies feront silence quelques heures à peine, pour fuser de nouveau dès l'aurore, continuant de semer la joie et la vie en ces Iles du soleil, en cette terre de la musique et des chansons.

# Philippines

MER DE CHINE  
MÉRIDIONALE —

Océan  
PACIFIQUE



V. HONG KONG

YERE YEREBAN



*Elles aussi ont dit oui...*



*MATI, Iles Philippines*

**Si j'avais dit non...**

par Sœur THERESE-DE-LA-SAINTE-FACE<sup>1</sup>, M.I.C.

Yuck Chin, Yuck Shui, Yuck Kay... J'avais pensé ne jamais venir à bout de prononcer correctement ces trois prénoms chinois... encore moins de les placer chacun sans erreur sur le visage respectif des sœurs Lee. Non pas qu'elles fussent laides! Au contraire, elles formaient un trio remarquable par cette grâce douce et fraîche, semblable à celle du lotus, dont le Créateur a paré la jeune fille chinoise. Toutefois le charme de leur personne ne pouvait empêcher qu'en mon cœur il se mêlât beaucoup de pitié à la sympathie, car ces beautés en fleur ne possédaient pas la vie sur-naturelle qui rend l'âme gracieuse.

Si les trois la désiraient pourtant cette grâce de l'âme! Imaginez ma surprise quand je m'aperçus que mes trois païennes portaient toujours le chapelet au cou et quand j'appris qu'elles égrenaient chaque soir un collier d'*Ave!* Peu après, je remarquai leur absence intermittente de la récréation: le trio s'esquivaient pour une visite au Saint Sacrement! Aux examens périodiques, qui se classait au premier rang? Les trois sœurs Lee. Au cours de religion, qui levait la main le plus haut et me donnait les bonnes réponses? Toujours les trois sœurs. Elles dévoraient tous les romans à résonance catholique de la bibliothèque sans compter les brochures de la Congrégation mariale. Mais si par hasard quelqu'un leur touchait un mot du baptême, elles se dérobaient, réticentes: « Maman ne nous le permettra point », et l'on sentait qu'il ne fallait pas insister.

Arriva pour Yuck Chin et Yuck Shui le terme des études à notre *High School*. Pas un élève ne fit les choses plus dignement et plus sérieusement que ces jeunes filles. Au

lendemain de la collation des diplômés, elles assistaient à la messe spéciale célébrée par Mgr Michaud pour les finissants, et, à l'instar de leurs compagnons et compagnes, elles promettaient de fréquenter un collège catholique.

Vers la mi-été, Yuck Chin disparut soudain de Mati. Pourquoi ce départ sans le moindre signe d'amitié, s'alarmèrent ses connaissances? C'est que depuis quelque temps, un beau jeune Chinois païen de l'étranger se trouvait l'hôte de sa mère. Yuck Chin n'avait pas été longue à deviner qu'elle serait bientôt liée à cet homme, selon les coutumes de sa famille, et elle n'avait pas voulu prendre de chance. Elle avait donc sauté dans le premier bateau et s'était enfuie à Digos, chez sa sœur mariée là-bas. Ce qui s'ensuivit demeura secret car les Lee ne parlent pas de leurs affaires domestiques, mais Yuck Chin ne fut pas forcée d'épouser le fiancé choisi par ses parents. En juin, elle commençait au collège catholique de Davao un cours préparatoire à la carrière d'infirmière. Yuck Shui, elle, optait pour la pharmacie. Toutes deux se disaient heureuses de pouvoir étudier encore chez des religieuses, et tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les sœurs Lee se maintinrent parmi les leaders des classes et conservèrent leur bourse d'étude.

Le jour de ma fête, je recevais un bouquet spirituel de mes deux anciennes élèves: messes, rosaires, invocations, sacrifices même, tout y était; seule la ligne des communions était restée en blanc. En marge, une note explicative me brouilla les yeux et me fondit le cœur de joie missionnaire: « Maintenant, avaient écrit les

<sup>1</sup> Thérèse Leblanc, de Moncton, N.B.



jeunes filles, nous entendons la messe régulièrement... et peut-être serons-nous bientôt baptisées. C'est là notre plus intense désir. Priez pour nous!» Prier pour elles!... comme si je pouvais oublier de prier pour ces chères enfants!

Aux vacances de Noël, les deux étudiantes me rendaient visite: elles rayonnaient d'espérance. Puis elles retournèrent à Davao pour le second semestre. Le 2 mars, en ce jour du jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Pie XII, Yuck Chin et Yuck Shui, d'un pas léger et résolu, se présentaient à la Maison régionale des Pères des Missions-Étrangères et réclamaient le baptême. Non seulement furent-elles exaucées, mais S. Exc. Mgr Thibault daignait les confirmer sur-le-champ,

donnant tout de suite à leur foi la taille adulte. Alors elles écrivirent à la benjamine Yuck Kay qui terminait chez nous ses études: « Oh! nous avons un secret merveilleux à te dire! »

De son côté Yuck Kay luttait: ses amies, qui connaissaient ses convictions religieuses, la pressaient de demander, en guise de cadeau de *graduation*, la permission d'être baptisée. Quand Yuck Kay entendit parler du bonheur de ses aînées, elle le voulut sien. Le Samedi Saint, belle comme un lis dans sa toilette neigeuse, ayant pour marraine Erlinda, sa meilleure amie et sa rivale en classe, elle reçut l'eau purificatrice ainsi que le nom de Marie.

Maintenant le trio Lee communique



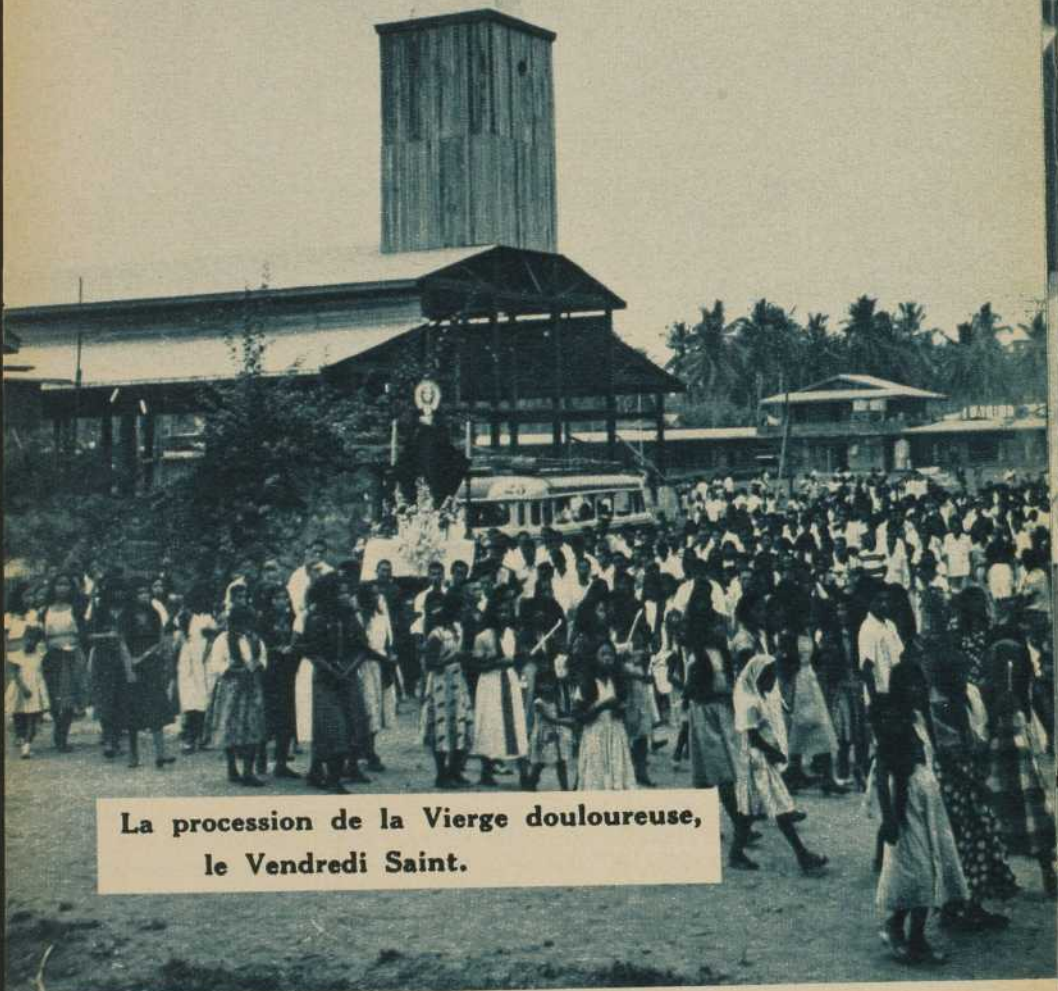
Les finissants de la High School de Mati. Dans le groupe, Yuck Kay.

presque chaque matin. Un jour des vacances que je m'approchais de la Sainte Table en compagnie d'une jeune Chinoise de Manille venue me visiter — elle aussi une convertie et mon ex-élève, — jetant un regard sur ma voisine de gauche timidement agenouillée, je vis que c'était Yuck Shui. J'allais donc recevoir Notre-Seigneur entre ces deux chrétiennes à qui j'avais eu le privilège de révéler Dieu! La joie bouleversa mon cœur missionnaire, et je ne pus retenir mes

larmes... Peut-être, lorsqu'il nous distribua le Pain de vie, le prêtre fut-il intrigué par cette rosée qui me perlait aux cils, me glissait sur les joues et jusque sur ma guimpe... Mais Notre-Seigneur savait, Lui! Il savait que la gratitude débordait de mon âme et que je pouvais seulement bredouiller: « Merci, cher Seigneur, de vous être servi de moi comme d'un instrument de votre grâce dans la conversion de ces jeunes filles! Ah! si j'avais dit non quand vous m'avez appelée!... »

# La Semaine Sainte à

par Sœur ELISABETH-DE-LA-TRINITE<sup>1</sup>,



**La procession de la Vierge douloureuse,  
le Vendredi Saint.**

# Padada

M.I.C.

## PHILIPPINES

Le peuple philippin est naturellement religieux. Il a gardé des traditions espagnoles dont il s'est nourri pendant plus de trois siècles, le culte des pratiques extérieures de dévotion, en particulier des processions et autres manifestations collectives de piété.

Cela se conçoit: durant des centaines d'années peut-être, ne possédant aucun livre, les fidèles, pour se remémorer les scènes de la vie de Notre-Seigneur, les reconstituaient sous forme de théâtre. Aussi les coutumes qu'on trouve encore aujourd'hui et qui peuvent parfois faire sourire un occidental, sont-elles imprégnées de parfum d'Évangile.

C'est à la campagne surtout que sont conservées ces traditions séculaires auxquelles tout Philippin attache une importance primordiale, alors que souvent les obligations fondamentales du catholicisme le laissent indifférent.

Les trois derniers jours de la Semaine sainte étant chômés aux Philippines, on en profite pour remplir le grand précepte de la confession et de la communion pascales.

A Padada, un nouveau district qui compte 70,000 catholiques et dont sont chargés deux Pères des Missions-Étrangères de Pont-Viau, les foules commencent à arriver dès le jeudi matin. Plusieurs viennent de loin et séjourneront à la Mission le reste de la semaine, aussi on installe à leur intention de petits kiosques sur le terrain de l'église pour la vente de victuailles. Pendant ce temps, hommes, femmes et enfants se massent autour des deux confessionnaux. Les pauvres Missionnaires n'en sortiront que pour la célébration des offices liturgiques, et même alors, l'un des Pères continuera parfois à absoudre les pénitents.

On n'a qu'une faible idée, au Canada, de ce que représentent, dans leur réalité pratique, ces cinq mots: 70,000 âmes pour deux prêtres! S'imagine-t-on seulement, dans ces conditions, que même si un prêtre confessait cinq heures par jour durant trois cent soixante-cinq jours, il n'aurait pas encore entendu tous ses paroissiens!

Nos Missionnaires canadiens sont vraiment admirables de dévouement et d'abnégation et se

<sup>1</sup> Rhéa Allard, de Sainte-Elisabeth de Joliette.



donnent sans compter, surtout aux veilles des grandes fêtes comme celle de Pâques, pour procurer les secours spirituels à toutes les âmes qui leur sont confiées.

Vers 6 h.30, le jeudi soir, une première procession s'organise. Le char de Notre-Seigneur, le Nazaréen, ouvre le défilé, tandis que celui de

Notre-Dame des Sept-Douleurs le termine. La Vierge est recouverte d'un long voile noir qu'elle portera jusqu'à l'aube de Pâques. Silencieux et recueillis, les habitants suivent tranquillement le cortège en tenant une bougie allumée à la main. Ils parcourent une bonne distance, puis rentrent pour l'office de 7 heures.



**Le tombeau du Christ en tête du cortège.**

L'église de Padada est vaste et bien aérée puisqu'elle ne possède encore ni murs ni plancher! La majorité des assistants demeurent à genoux sur la terre nue durant toute la cérémonie. Dans le chœur, sans plancher lui aussi, on a disposé des prie-Dieu pour les religieuses du côté de l'Épître, tandis que douze apôtres vêtus de robes roses, vertes, jaunes ou rouges, sont placés du côté de l'Évangile. Après le sermon, l'officiant s'agenouille dans la poussière pour laver les pieds à ces douze hommes dont la gravité parfaite atteste l'entière conscience du geste symbolique qui s'accomplit sur eux. La scène est émouvante, et si le spectacle de nos belles fêtes catholiques s'avère toujours et partout un sujet d'édification et de réconfort, il l'est encore davantage ici, ce semble, car les orientaux, très simples et très expansifs, ont une façon spéciale d'exprimer leurs sentiments de dévotion.

L'office du Vendredi saint se célèbre en conformité avec la récente liturgie de l'Église. Mais n'allons pas croire que nos Philippins vont se défaire si tôt de leurs rites à eux. Au cours de la journée, ils ont dressé en avant de l'église une vraie montagne d'arbres dans laquelle ils ont planté un très grand crucifix. Quand vient le moment de l'adoration de la croix, des hommes descendent le Christ voilé et le portent en face de l'autel. Alors c'est une ruée de la foule sur les arbres: on casse les branches, on se les arrache jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une seule! C'est pour ainsi dire un deuxième dimanche des rameaux!

Après la cérémonie, un long cortège s'ébranle. Au son lugubre de la fanfare, on suit en procession le tombeau de Notre-Seigneur, quasi grandeur naturelle, et la statue de la Vierge douloureuse avec son manteau de deuil. La nuit descend quand le défilé revient à l'église; mais ces gens qui ont prié presque toute l'après-midi n'en paraissent guère fatigués. Dès 8 h.30, les Enfants de Marie partent à leur tour en chantant et récitant des Ave, puis à leur rentrée, un troisième groupe, celui de l'Action catholique, refait le même chemin avec autant de sérieux et de ferveur.

Le Samedi saint, l'office débute à 6 heures de l'après-midi et se déroule comme en notre pays, avec cette différence, je crois, que les fidèles gardent leurs cierges allumés jusqu'à la fin de la messe. Pour les enfants placés sur l'agenouilloir servant de balustrade, le parquet en terre offre cet avantage qu'il leur permet d'accumuler de petits monceaux de sable et d'y planter leur chandelle! Quelques-uns trouvent aussi fort amusant de faire griller les insectes qui s'aventurent dans leur voisinage! Toutefois,





**Baptêmes en série, le dimanche de Pâques,  
R. P. C. Bernard, P.M.E.**



*el Elcuentro* ou procession de la rencontre.

A 3 h.30, le jour de Pâques au matin, les notes enlevantes de joyeux alléluias s'échappent du clocher de l'église, où un puissant haut-parleur est installé, et tirent toute la paroisse du sommeil. Comme les bons Philippins, nous nous hâtons de répondre à cet appel de ralliement matinal. Escortant le char de Notre-Seigneur ressuscité, les hommes se dirigent d'un côté, les femmes de l'autre avec la Vierge, cette fois voilée de blanc. Tout le monde marche bon pas et jamais peut-être n'avons-nous mieux compris l'empressement des saintes femmes à se rendre au tombeau du Christ.

Au bout de la rue, en face du couvent, une arche a été dressée. C'est là que doit s'effectuer la rencontre de Jésus et de sa Mère. Au faite de l'arche, une large étoile et, aux quatre coins, de jolis anges vivants qui montrent leurs minois bruns et leur paire d'ailes déployées. A l'instant où les deux chars se rejoignent sous l'arche, l'astre immense entrouvre son cœur et un angelot rose en sort gentiment en chantant le *Regina cali!* Retenu par un câble, il descend vers la Vierge et, avec délicatesse, enlève le voile qui lui cache la figure. L'auguste Mère alors reconnaît son Fils glorieux!

Scène enfantine, pourrait-on croire? Non, spectacle touchant par son symbolisme évangélique! C'est dans cet esprit que les bonnes gens de la région s'y associent. C'est avec cet esprit également que je garderai de ma Semaine sainte à Padada un souvenir plein de saveur orientale et de pieuse édification.

le recueillement de l'assistance n'est pas le moins du monde troublé par ces menus incidents!

Mais voici, il me semble, le point culminant de toutes les démonstrations de la Semaine sainte à Padada:



# Sur une plantation d'arbres à caoutchouc

par Sœur MARIE-DELIA<sup>1</sup>, M.I.C.

## NKATA BAY

L'hévéa, communément appelé arbre à caoutchouc, est originaire de la région de l'Amazone. Introduit en Afrique à titre d'essai, vers 1910, il s'y révéla une précieuse ressource des zones tropicales et la culture s'en répandit dans plusieurs autres pays de l'Asie sud-orientale. Aujourd'hui, la production de ces contrées dépasse celle du continent américain.

Une vaste plantation d'environ quarante mille arbres est en exploitation à peu de distance de Nkata Bay. Depuis longtemps nous désirions y faire — sans jamais en trouver le moyen — une excursion documentaire fort utile à notre enseignement des sciences naturelles: autos et au-

tobus ne fourmillent pas sur les chemins du Nyassa-Nord! Mais la Providence a souvent de ces délicatesses qui créent des opportunités; et elle nous envoyait un jour nos compagnes de Katete dans une grande voiture. Sans perdre une seule minute en palabres, huit joyeuses missionnaires sautent sur l'occasion et dans la bienheureuse voiture! A l'école secondaire de Limpasa, dirigée par les Pères Blancs, Sœur Claude-de-la-Colombière se munit d'informations précises, et nous piquons sur Vizara.

Bientôt apparaît la plantation: forêt dense d'arbres de toutes grandeurs. Les fûts les plus élevés, élancés, aux branches très hautes, attei-



**Bananaïe ou plantation d'hévéas, c'est toujours pour  
Sœur Marie-Délia le Nyassaland et sa flore typique.**

gnent une cinquantaine de pieds. La plupart portent la cicatrice de l'entaille caractéristique pratiquée en biais: sur une largeur d'environ douze pouces, une plaque d'écorce a été enlevée et laisse voir l'étroit canal par où s'écoule le latex, sève lactée, que reçoit un récipient fixé au bas de l'arbre. Généralement le jeune arbuste laticifère n'est entaillé que ses cinq ans accomplis; il mesure alors dix-huit pouces de circonférence et trois pieds de hauteur. Toutefois il ne fournit son plein rendement qu'à l'âge de

dix ans. Mais ensuite, et jusqu'à ses cinquante ans, il ne connaît plus de repos, sauf pendant quatre ou cinq mois, à l'époque des chaleurs torrides annuelles où le suc sèche à l'arbre.

Une route qui coupe à travers la plantation nous conduit à une sorte d'usine caoutchoutière où le latex subit diverses transformations. Cette installation de brousse plutôt rudimentaire est administrée par un Indien très obligeant qui s'empresse de nous faire visiter, tout en nous expliquant les opérations auxquelles est

soumise la matière première.

On recueille la sève de l'hévéa dès le point du jour avant que la chaleur ne la durcisse, et elle est transportée à l'usine dans des chaudières. Plus de cinq cents indigènes sont employés à ramasser le beau liquide laiteux, et ils se hâtent car la paye est en proportion de la récolte. Un examen au thermomètre permet de vérifier la qualité du produit et de déjouer les finauds qui seraient tentés d'ajouter de l'eau pour gagner davantage.

La sève, versée dans de larges casiers, se coagule sous l'action de

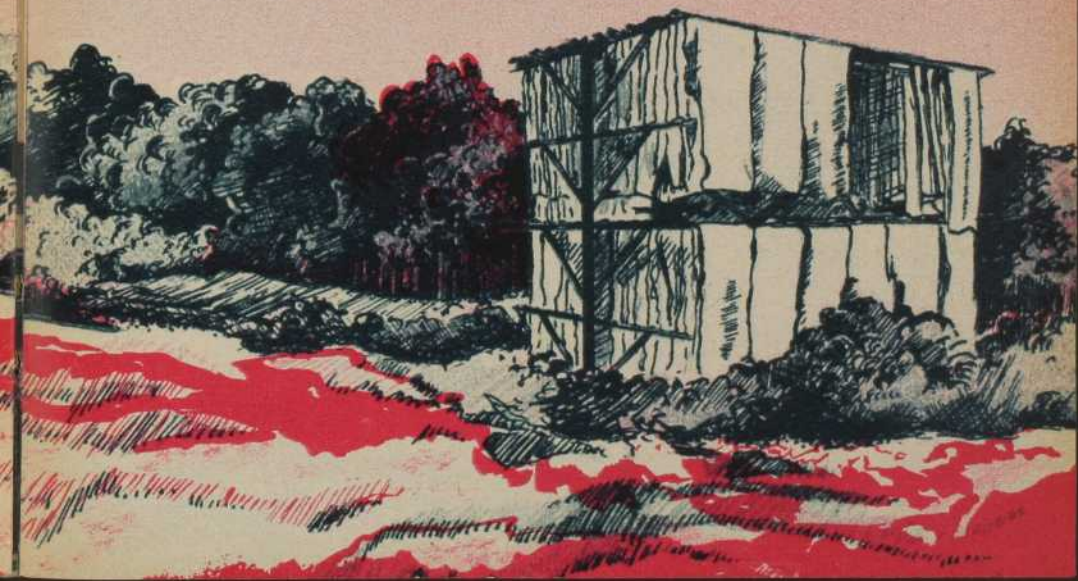
l'acide acétique qu'on y mélange. Elle prend alors l'aspect d'un lait caillé collant au toucher. Quelques heures plus tard — le temps varie d'après la quantité d'acide employée — le latex suffisamment solidifié, passe entre des rouleaux de fer qui en extraient l'eau et le transforment en longues bandes de caoutchouc lesquelles vont s'amincissant au cours des diverses phases de l'opération. Au sortir du dernier cylindre, elles n'ont plus qu'un huitième de pouce d'épaisseur. Pour débarrasser ce caoutchouc de toute humidité, on le suspend au



toit d'un hangar. L'assèchement complet dure d'ordinaire deux semaines après quoi les bandes sont taillées en morceaux rectangulaires de vingt-quatre pouces de longueur sur douze de largeur. Un triage les classe en trois catégories principales: celles de première qualité, de couleur crème, gardent certaines propriétés spongieuses mais présentent une surface lisse sans aucune fissure; les lisières marquées du moindre petit trou sont mises à part; enfin, il y en a d'un brun très foncé comme mêlées d'écorce d'arbre et semblables à du vieil élastique: « C'est le caoutchouc de qualité inférieure, explique l'Indien. Il provient de la sève durcie à l'arbre; il a aussi son utilité, car, ici, rien ne se perd. » Les produits de cette usine locale sont dirigés vers la Rhodésie du Sud et servent à la confection des semelles de souliers. D'énormes bal-

lots attendent le moment de l'expédition; la production, paraît-il, est loin de répondre à l'ampleur toujours croissante de la demande.

Avec beaucoup d'obligeance, notre cicerone nous gratifie de tous les échantillons de caoutchouc souhaitables pour l'enseignement de cette industrie africaine. Très satisfaites d'avoir enrichi nos connaissances touchant une importante ressource du pays, nous reprenons l'étroite route à travers la plantation. Des groupes de Noirs s'étonnent de voir tant d'*Amayi* réunies ensemble et ils nous saluent d'un sourire éclatant. A quand le jour tant désiré où nos soixante mille Watonga, païens de Nkata Bay, sauront le nom de ce Père des cieux, l'auteur de l'hévéa, cet arbre si bienfaisant qui se laisse saigner tout comme le bel érable du Canada?



# Des logis pour tous

*L'AIDE AMERICAINE A FORMOSE*



**Conditions de vie des débardeurs et d'autres ouvriers  
auxquelles a remédié le Programme national de l'Habitation  
à Taiwan.**



**Des maisons sont aussi  
mises en loterie.**

A Formose, comme en toute autre contrée, on reconnaît que les bons logements sont une source de stabilité sociale, de meilleure activité et productivité industrielles.

En raison du surpeuplement de l'île au cours des dernières années, le problème du logement s'avérait complexe et difficile à résoudre. L'influx massif des réfugiés de la Chine communiste y avait amené environ 2,500,000 personnes en 1949-50, auxquelles s'ajoutèrent plus de 18,500 évacués des îles Tachen et Nanchi au début de 1955. Notons que, sans apport extérieur, la population de Taïwan augmente d'à peu près 300,000 par année, le taux des naissances y étant le plus élevé peut-être du monde, tandis que celui des décès atteint à

peine dix pour mille. Beaucoup de ces gens languissaient dans des conditions déplorables de pauvreté et de promiscuité; il importait donc de remédier au plus tôt à la crise du logement.

Le plan directeur qui déclencha en ce sens la coalition de tous les efforts possibles fut le projet de logis à bas prix pour les 2,600 débardeurs du grand port de Keelung, dont 60% des cabanes avaient été détruites au cours de la dernière guerre. Les travaux débutèrent en septembre 1954 et, un an plus tard tel que prévu, déjà 72 habitations confortables, pourvues d'eau courante et d'électricité, s'élevaient gaies et propres sur le flanc des collines surplombant le port. La *Dockworkers Labor Union*, le



Femmes  
et enfants  
examinant  
la maquette  
de leur  
future demeure



*Harbor Bureau* et la *ICA Mutual Security Mission to China* avaient travaillé en étroite collaboration pour résoudre la question des finances, des plans et des travaux de construction.

Par quel chemin était-on parvenu à ces heureuses réalisations ? D'abord, en portant à la connaissance du peuple un plan de construction pouvant s'adapter aux goûts et aux moyens de chaque individu. Ensuite on fit appel aux efforts personnels: « Construisez de vos mains votre propre demeure », tel fut le *slogan* de cette campagne. Il visait à créer l'intérêt et l'enthousiasme, tout en éliminant le coût de la main d'œuvre.

On proposa aux intéressés différents modèles d'habitations, les unes en blocs de mâchefer et béton, les autres en bois, quelques-unes en aluminium, depuis le type « A » avec ses quatre chambres spacieuses, cuisine, salle de



**En opération. Une machine Ellson pour la fabrication, à la main, des blocs de ciment. 600 briques de ciment, équivalant à 3,000 briques ordinaires, sortent par jour de cette machine.**

bain et dépendances, jusqu'au modeste mais pratique modèle « D » à deux pièces. Ces spécimens furent l'objet d'un vibrant intérêt parmi les milliers de chinois qui visitèrent le *National Housing Exhibit* tenu à Taipei. Des brochures et des feuillets décrivaient les moyens à prendre pour arriver à construire l'une de ces agréables demeures, grâce à des emprunts et conditions de remboursement facilement abordables à tous. Le rêve longtemps caressé allait devenir une réalité.

Un grand pas vers le succès de l'entreprise fut l'usage de la machine à main, permettant à un particulier de produire lui-même, de façon très économique, son matériel de construction. On utilisa le sable, la boue

et le mâchefer, mêlés de 8% seulement de ciment, pour fabriquer les briques et même les tuiles pour le toit. A Keelung, on ne requit des débardeurs pour leurs maisons respectives que 60 jours ou 480 heures de travail: creusage des fondations, posage des briques, charroi du matériel. Ils recevaient gratuitement des ingénieurs l'aide, les avis et directives techniques pour leur construction.

Les bienfaits de cette méthode se propagèrent en chaîne jusqu'à l'autre extrémité de l'Ile. Bientôt les débardeurs de Kaohsiung, grand port du sud, de même que les mineurs et les travailleurs des salines, mirent en marche leur propre entreprise. Aujourd'hui, toute la population s'intéresse vivement à l'idée d'une habi-



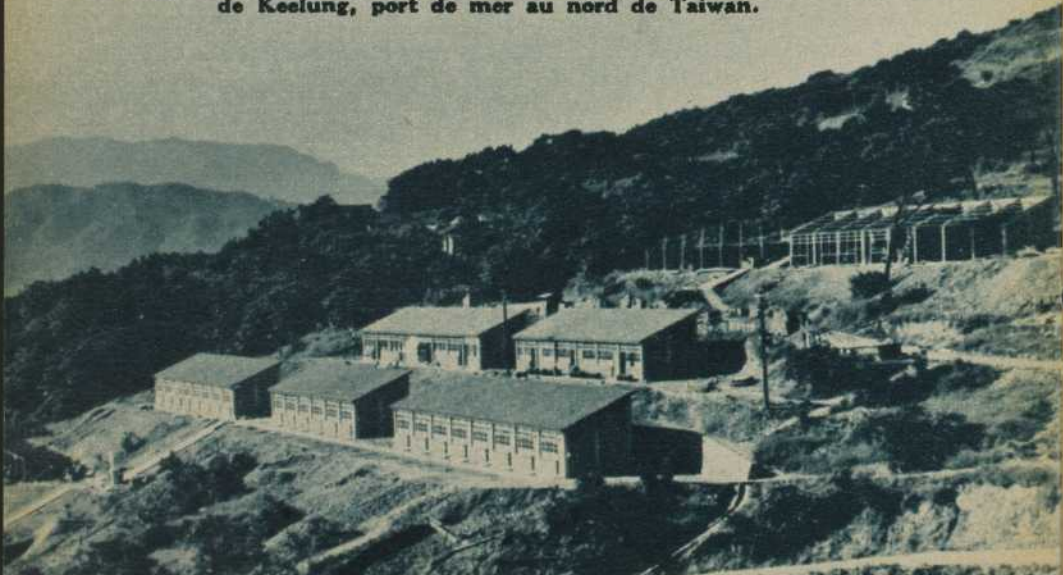
**Un mineur et ses enfants regardent anxieusement s'élever leur logis.**

tation personnelle, propre, attrayante et, au surplus, peu coûteuse.

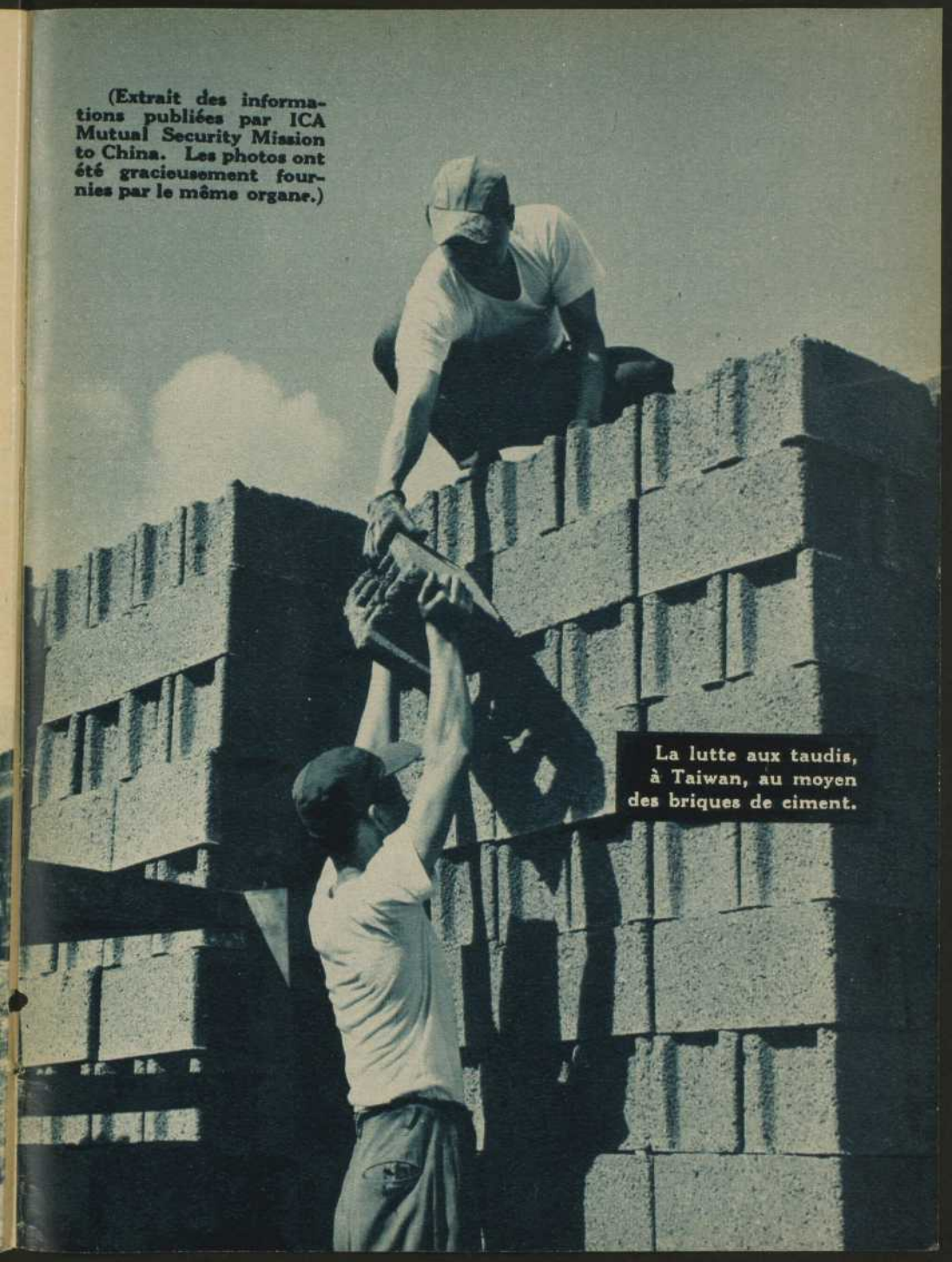
La popularité et le succès de cette campagne découlèrent de la facile voie d'accès des efforts personnels, du coût très réduit des constructions, de l'excellente coopération entre les agences américaines et chinoises, enfin de la façon dont elles ont procuré l'aide financière et technique requise, avec l'actif support des spécialistes de la *ICA Mutual Security Mission to China*.

Ce programme des logis pour tous et sa large expansion à Formose constituent une brillante réalisation dans le développement politique, social et économique de l'île.

**Site des logis construits pour les débardeurs de Keelung, port de mer au nord de Taiwan.**



(Extrait des informations publiées par ICA Mutual Security Mission to China. Les photos ont été gracieusement fournies par le même organe.)

A black and white photograph showing two men working on a wall made of large, rectangular concrete blocks. One man is perched on top of the wall, leaning forward to hand a block to another man standing on the ground below. The man on the ground is reaching up with both hands to receive the block. The wall is several courses high and appears to be part of a larger structure. The background shows a clear sky with some light clouds.

La lutte aux taudis,  
à Taiwan, au moyen  
des briques de ciment.

# Ralliement légionnaire

par Sœur SAINT-JEAN-DU-CENACLE<sup>1</sup>, M.I.C.

En avril dernier, le Département du Sud était le théâtre de l'*Acies*, grand ralliement annuel de la Légion de Marie. La réunion eut lieu à Port-à-Piment.

Au matin du jour fixé, Sœur Gemma-du-Sauveur<sup>2</sup>, Sœur Hélène-du-Sacré-Cœur<sup>3</sup> et moi prenions place, avec d'autres membres devant être présents à la séance d'ouverture, dans la camionnette que les Pères Oblats du Gabion avaient mise à la disposition des légionnaires. A dix heures précises, tous les officiers des quinze *præsidia* attachés à la *Curia* de la côte se trouvaient réunis dans la vaste salle paroissiale de Port-à-Piment. La séance débuta par les prières ordinaires, la lecture spirituelle, l'appel des membres, etc. Ensuite, le R. P. Péloquin, O.M.I., directeur spirituel de la *Curia*, exprima sa joie d'une si brillante assemblée et exprima le vœu de voir bientôt chaque paroisse de la côte dotée d'un ou de plusieurs *præsidia*, car « plus il y en aura, mieux cela vaudra », dit-il. M. le Président Elion Damas proposa l'étude des points suivants: 1° la charité, la plus grande des trois vertus; 2° ce que requiert la charité dans l'admission des membres de la Légion: aucune distinction de rang ou autre; 3° ce qu'elle de-

mande à l'égard des autres organisations. Les discussions du *forum* laissèrent dans les esprits des idées plus claires, grâce à la mise au point très précise du R. P. Lussier, O.M.I., curé de Port-à-Piment.

A deux heures de l'après-midi, un nombre imposant de prêtres, de religieuses, d'officiers et de membres de la Légion se rassemblèrent à la même salle pour la procession jusqu'à l'église avec bannières de chaque paroisse et aux accents enthousiastes du chant légionnaire. Il y eut récitation du chapelet, cantiques, sermon marial par le R. P. Jacques Henry, O.M.I., vicaire aux Coteaux, et acte de consécration individuel et collectif à la Très Sainte Vierge. A côté de la statue, se tenait M. le Président. Il portait l'étendard de la Légion, le *Vexillum*, à la hampe duquel chaque membre posa la main droite en prononçant sa consécration. La cérémonie se termina par la bénédiction du Saint Sacrement. Au sortir de l'église, quelques membres des différents *præsidia* exécutèrent, à la salle paroissiale, une séance récréative fort goûtée.

Tous emportèrent de cette magnifique journée un sentiment accru d'union et de fidélité à leur Reine ainsi que force et bénédictions pour une nouvelle année de luttes et de loyal service sous l'étendard de la Légion.

<sup>1</sup> Gérardine Vaillancourt, de Québec.

<sup>2</sup> Gemma de Grandpré, de Saint-Simon, Bagot.

<sup>3</sup> Hélène Hétu, de Montréal.

# Maisons des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

## AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, chemin Sainte-Catherine  
Côte-des-Neiges, Montréal 26 .  
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9 .  
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine  
Montréal 8 .  
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière  
Montréal 1 .  
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.  
RIMOUSKI, Qué.  
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.  
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.  
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception  
236, rue Campbell.  
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph  
3080, rue du Prince-Édouard.  
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.  
GRANBY, 35, rue Dufferin.  
GRANBY, 279, rue Principale.  
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.  
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, Qué.  
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.  
PERTH, N. B.  
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

## AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

## EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,  
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.  
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,  
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

## A FORMOSE

- KUANHSI, Catholic Church, Hsinchu Hsien, Taiwan.  
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu Hsien,  
Taiwan.  
TAIPEI, Ho Ping Tung, 2nd Section, An Tung Chieh  
363, Taiwan.

## AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima  
Ken.  
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.  
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

## EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carlini, 8.

## AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese  
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.  
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.  
LAS PINAS, Rizal.  
MATI, Davao Province.  
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.  
PADADA, Davao Province.  
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

## AUX ANTILLES

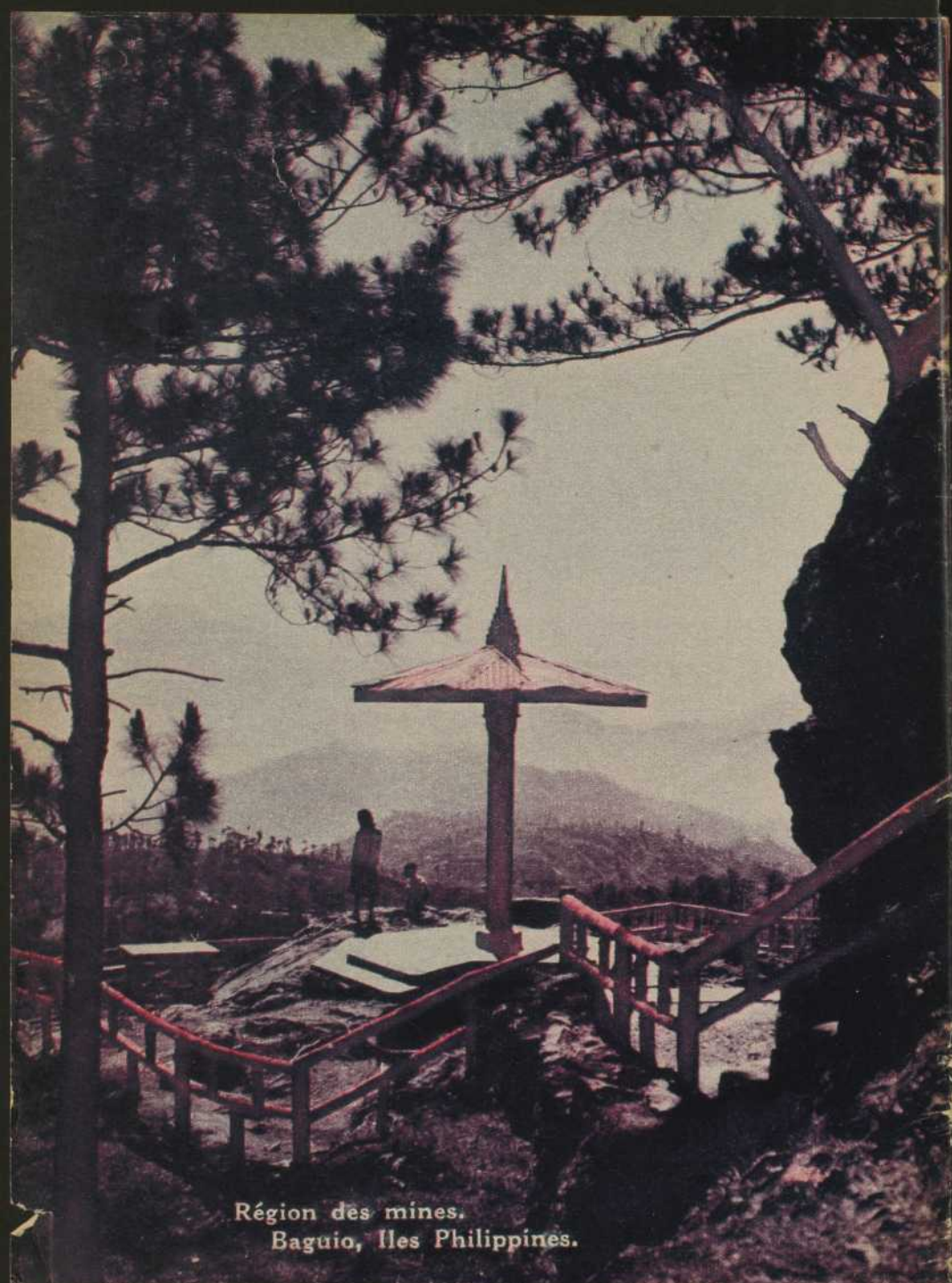
- LES CAYES, Haïti.  
LES COTEAUX, Haïti.  
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.  
PORT-SALUT, Haïti.  
CAMP-PERRIN, Haïti.  
MIREBALAIS, Haïti.  
LIMBE, Haïti.  
CAP-HAITIEN, Haïti.  
CHANTAL, Haïti.  
TROU-DU-NORD, Haïti.  
PORT-AU-PRINCE, cité Magloire, no 2.  
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,  
Boîte Postale no 4, Saint-Marc, Haïti.  
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.  
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.  
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.  
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.  
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.  
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

## EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P. O.  
Nyasaland, B.C.  
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.  
Nyasaland, B.C.  
RUMPHI MISSION, Rumphu, P.O.  
Nyasaland, B.C.  
KARONGA MISSION, Karonga P.O.  
Nyasaland, B.C.  
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.  
Nyasaland, M.B.C.  
MZUZU MISSION, Nyasaland, B.C.  
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay, P.O.  
Nyasaland, B.C.  
FORT JAMESON, P.O. Box 106  
Northern Rhodesia, B.C.

## A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.



Région des mines.  
Baguio, Iles Philippines.